

244. Les voix du silence

Auteur(s) : Sassine, Williams

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

1 Fichier(s)

Citer cette page

Sassine, Williams, 244. Les voix du silence , 1996/11/25.

Claire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 03/05/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/francophone/items/show/3584>

Texte de l'article

Transcription

N° 244, 25 novembre 1996 : « Les voix du silence »

La semaine était immobile. Aucun évènement. Rien ! Le calme plat, le calme vide. Même le vent refusait de bouger. La chaleur sortait des murs, de la terre, du ciel, des cris, des affaires. On avait envie d'installer un ventilateur dans la cervelle ou dans le pantalon. Mais le nouveau courant se reposait dans le quartier. On pataugeait dans la paix, suspendue telle une prière, au-dessus du pourrissement d'un provisoire qui s'étirait infiniment comme l'éternité.

On attendait. Je ne sentais pas l'approche d'une conclusion, bonne ou mauvaise de l'autre côté, **au Rwanda** par exemple. Car il n'est plus de nœud par lequel saisir ce pays comme on le ferait avec une noyée, le poing noué à sa chevelure. L'effort le plus surhumain, le plus émouvant ne ramène qu'une perruque. De même la paix qui vient là-bas, n'est pas une de ces paix bien dessinées, qui succèdent, comme des étapes neuves de l'histoire, à des guerres clairement conclues par traité. **Cette région va entrer dans une période sans nom, une fin qui n'en finira pas de finir.** Comme un marécage où s'enlise peu à peu tout élan. **La paix qui se mêle à la guerre, pourrit la guerre.** Ce sont les essayeuses des fesses de l'humanité qui lui administrent des laxatifs, en même temps. Question de bonne conscience ! **Aucun de nos pays** (excepté peut-être

l'Afrique du sud) **ne peut fabriquer une arme moderne. Et pourtant on se massacre à coup de mitraillettes, de bazookas.....Qui nous les vend ? Ces hypocrites du conseil de sécurité. Si les Rwandais, les Zaïrois, les Libériens et tous les autres ne possédaient que leur lance pierre, tous nos conflits auraient tourné en récréation de jeunes écoliers, un peu violents.** Quelle signification donner à cette bouillie ? Si tout est perdu, pourquoi acceptons nous encore de mourir. Vous ne connaissez rien de la mort si vous vous attendez à y découvrir la paix. Les chrétiens l'ont compris en créant la « Toussaint ». C'est comme si vous éteigniez tout autour de vous, pour chercher l'obscurité. La mort n'est pas une excuse, et la guerre n'a pas d'excuse et elle engendre plus de bandits qu'elle n'en tue. **Le malheur des guerres civiles est que l'on y commet souvent des crimes par bonne conduite.** Nous savons que l'histoire n'est plus notre histoire, mais nous pouvons encore être une des mesures du monde, si nous apprenons à nous situer.

Oui, la pensée n'est plus notre pensée, les livres ne sont plus nos livres, l'art n'est plus notre art. Soumis à des fatalités étrangères, les vents ont soufflé sur nos mythes, nos cultes pour les remplacer par la « démocratie », cette canne importée qui nous transforme en trépied. Nous savions qu'il fallait ouvrir les yeux, mais nous avons préféré les ouvrir le plus tard possible, et œil par œil. Entre temps, les borgnes politiques avaient créé le parti unique. En ce moment, nous sommes pleins d'idées. A Rome nos gouvernants viennent de découvrir que le continent a faim. Que de beaux discours ! Ensuite on laissera tomber les rideaux sur les pauvres affamés. Plus tard, de conférence internationale en conférence internationale, on parlera des autres maux....**La pauvreté n'est pas un vice, mais une vis.** Oui, en ce moment, nous sommes pleins d'idées, et ça me conforte dans ma vision de chroniqueur assassin, de pessimiste positif. Ça ira, Ça ira ! Comme le chantaient les ouvriers de l'Internationale.

Oui, une semaine bien immobile. Les Rwandais, eux, acceptaient de retourner dans leur pays, fuyant l'aide alimentaire calculée des grands de ce monde. **Le pain dans sa patrie vaut encore mieux que des biscuits en pays étrangers.** D'où me vient ce penchant à m'intéresser aux territoires des autres, alors que je refuse de sortir du mien, qui est mon enfance. L'enfance, ce grand territoire, cette partie d'où chacun est sorti. On y retourne toujours, tôt ou tard.....Bon, il est temps de m'occuper de mon article. Rien à me mettre sous la dent qui me reste. Une semaine bien immobile. Nous autres journalistes, nous avons besoin d'événements. Autant un mécanicien a besoin d'une voiture en panne, un maçon d'une maison inachevée, un plombier d'un robinet qui fuit....Nous vivons tous des malheurs des autres. Rien n'est plus chiant pour un journaliste que de s'entendre dire : « *Il n'y a rien de nouveau. Tout est calme ici. Même pas une petite catastrophe en vue...* ».

Alors il faut se gratter le cerveau rapidement. La rédaction s'impatiente. Il faut trouver quelque chose rapidement. Bon j'ai passé mon temps à parler des hommes et des femmes, même de leurs...sanglots, leur bruit de guerre, leur petite passion, leurs rêves, leurs maladresses, pour s'élever au-dessus de la misère, leur faim du mois ou leurs règles souvent douloureuses, leur joie, leurs bourdonnements où que tu ailles. Car, il est plusieurs façons de voyager. Bouger verticalement (comme les arbres), bouger horizontalement (avec les yeux), prendre un véhicule ou marcher. Ou rester tout simplement immobile comme un objet. Alors je pris mon magnéto pour interviewer le petit pont de Tahoua. Pourquoi pas, il n'est pas plus bête qu'un autre, et il en a tellement vu...

- *Lynx, qu'est-ce que tu viens faire ici à pareille heure ?* Me dit-il, dès qu'il

entendit mes pas. *Tu ne sais pas que des militaires continuent à racketter les noctambules ? As-tu 5000 francs à perdre ?*

- **Non, « petit pont ». Je viens bavarder un peu avec toi. J'en ai marre des entretiens avec les hommes.**

- C'est vrai. Je ne suis qu'un « pont dormant » mais je pourrai vous raconter des choses ! Combien de p... d'ivrognes, de voitures de mariage me sont passés dessus...Et combien d'eau, d'ordures ! Et combien d'ingénieurs m'ont cassé, recassé, comme si je devais surplomber le fleuve Niger !

- **Raconte-moi une petite histoire...**

- Tiens par exemple, est-ce que tu connais « Malien » ? Tu sais quand il est saoul et qu'il veut me traverser, il s'appuie sur le poteau d'en face, comme un coureur de 100 mètres. Ensuite il se frotte les yeux, me vise pour ne pas me rater. Et d'un coup, il démarre. Et à tous les coups, comme hier par exemple, il me rate. Il tombe dans le fossé d'à côté. Certains automobilistes, quant à eux, me filent droit dessus, comme s'ils ne me voyaient pas et se cassent la gueule. Le vieux Demba qui m'entretient devrait instituer un droit de péage pour qu'on ne m'abime pas trop vite.

- **Qu'est ce que les lecteurs du Lynx pourraient faire pour toi ?**

- Je me plains pas trop. J'ai un chef de quartier, un maire, mais ceux-là ne passent que pour leur campagne électorale. Non, ce qui me fait mal, c'est dès qu'il commence à pleuvoir, les gens déversent dans les caniveaux leurs ordures. Et personne ne pense que toutes ces saletés m'empêchent d'exposer ma petite beauté quand il y a du soleil. La nuit, sous moi, l'orchestre moustique-crapauds se réveille. J'aimerais bien être éclairé, ne serait-ce que par un petit lampadaire, parce que je n'ai pas de parapet. Ça évitera bien des accidents.

Les rues commençaient à s'animer. Je dis au revoir au pont dormant, il m'assure qu'il était en béton armé et qu'on se reverra. Je pensai encore au « Pont Dormant », dans le taxi boiteux qui m'amènerait chez Monsieur Diawara à Yimbaya.

- Alors patron, ça va ? Me demanda le chauffeur, comme si ma destinée l'intéressait.

Je ne répondis rien.

- Patron, la vie est belle repris le monstre. Enfin elle était belle. Il n'y a pas longtemps, je ne prenais que des types bien et des grandes dames. Les billets de 5000, ça tombait. A Fakoudou ! La fête chez moi quand je rentrais. Du poulet, du canard. Des haricots blancs, j'aime ça. Même si ça fait péter. Je ne vous choque pas patron ?

- Continue mon frère je suis journaliste. Alors je suis habitué.

- Que la vie était belle ! Ceux qui prenaient dans la caisse de l'Etat, ne nous laissaient que des miettes, mais ces miettes nourrissaient des familles de pauvres. Maintenant pour trouver quelqu'un capable de payer un déplacement 5000 francs, il faut se lever tôt ou se coucher très tard. Mais depuis que ce type est venu, le Sidya-là, il n'y a plus de Sodia. La ville est triste. Tout le monde pleure. A quoi bon éclairer des rues désertées, des bars en deuil, des marmites vidées. On était bien avant. Tout le monde mangeait, comme des enfants de voleurs. Maintenant, tu entends seulement que l'argent rendu est versé dans des comptes publics, puis dans des comptes privés. On ne comprend rien !

Il réussit à me déposer juste devant le portail qu'il fallait. La fête battait son plein dans la cour. Les mariés resplendissaient de bonheur. Diawara, le marié n'était pas à son premier coup d'essai. **Le remariage est le triomphe de l'espérance sur l'expérience.** Sacré Diawara ! Toujours prêt à se remettre en

cause, toujours prêt à recommencer.

Quelqu'un racontait : « *Vraiment, je ne comprends rien. Le gouverneur ou gouvernerf se lève comme ça un beau matin, avec la même spontanéité que quand il a appris qu'il est nommé à la tête des poubelles de la ville, et puis il clame haut et fort que tout ce qui se faisait avant doit être défait. Et puis il envoie des malabars en tenue, démolir les affaires de tous ceux qui vivent au bord de la route. Moi je suis ingénieur agronome, j'avais une petite table où je vendais des cigarettes, des bonbons et autres pacotilles. Juste pour payer mon loyer et donner un peu à manger à ma femme. Je suis agronome, depuis ma sortie de Poly. J'ai marché, marché ! Mais pas de travail. Aujourd'hui je n'ai plus rien. Ils ont cassé ma petite table. Qu'est-ce que je vais faire ? Je n'en sais rien. Si je savais au moins voler. On nous dit de déménager. Mais où ? Est-ce une solution que de chasser les pauvres, sous prétexte qu'ils salissent la ville ? Trop d'ordre n'a jamais créé la vie. C'est le désordre qui anime... » A Fakoudou !*

Billet

UN CHAT M'A CONTÉ

Vous souvenez de cette fable de La Fontaine ?

Les crapauds cherchaient un chef

Dieu leur envoya un crapaud

Mais le peuple des crapauds le chassa

Alors Dieu leur donna un héron

Qui les goba un à un

Chez nous c'est Sidya Sodja qu'a choisi Fory Coco.

Par Williams Sassine

Description & analyse

Auteur de l'analyse Degon, Elisabeth

Contributeur(s) Degon, Elisabeth (collecte et saisie)

Éditeur(s) de la fiche Degon, Elisabeth

Auteur(s) de la transcription Degon, Elisabeth

Informations générales

Langue Français

Cote Le Lynx, n° 244

Présentation

Date [1996/11/25](#)

Genre Documentation - Presse

Mentions légales

- Avec l'aimable autorisation des ayants-droits
- Avec l'aimable autorisation des ayants-droits
- Avec l'aimable autorisation des ayants-droits (pour les collections, les items)

et les fichiers)

- Fiche : Elisabeth Degon, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

Éditeur de la fiche Claire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Notice créée par [Elisabeth Degon](#) Notice créée le 30/07/2019 Dernière modification le 01/09/2022
